

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

Le chiffonier de Paris

Pyat, Félix

Berlin, 1848

Prologue

urn:nbn:de:hbz:5:1-22270

Prologue.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente le quai d'Austerlitz. Au troisième plan, le parapet traversant le théâtre. A gauche, un poteau avec son réverbère; du même côté, un banc en pierre; un autre à droite. Il fait déjà nuit. Lune d'hiver, qui se voile de temps en temps.

Scène I.

PIERRE GAROUSSE, puis JEAN.

Garousse, assis sur le banc à droite, en habits râpés, restes d'opulence, ayant une hotte neuve et une lanterne à côté de lui. Oui, assez de souffrance comme ça... cette misère, cette hotte, ces guenilles... c'est infâme, immonde, impossible. Je ne peux pas m'y faire, après la vie que j'ai menée; je n'en veux plus... mieux vaud la mort!... *(Il se débarrasse de sa hotte et la jette ainsi que son crochet.)*

Jean, en dehors chantant.

Vive le vin!

Vive ce jus divin!

Je veux jusqu'à la fin

Qu'il égaye ma vie...

(Il entre par la gauche le long du parapet, avec un sac au lieu de hotte, coiffé d'un bonnet de police, crotté, mouillé, déchiré, et trébuchant comme un homme ivre qu'il est.)

C'est drôle! on dit qu'un verre de vin soutient! en voilà plus de trente que je bois, et je ne peux pas me tenir; un enfant me jetterait par terre... Je n'ai pas assez bu, c'est sûr.

Garousse. Allons!... finissons!... *(Il monte sur le parapet du quai et va pour se jeter à l'eau.)*

Jean, qui est arrivé jusqu'à lui, le prenant à bras le corps et l'arrêtant. Eh! bien! l'ami, qu'est-ce que c'est? Où vas-tu donc?

Garousse. A l'eau.

Jean. C'est comme ça que tu te liquides... L'homme n'est pas un canard.

Garousse. Laisse-moi, j'ai assez de la vie. J'aime mieux mourir d'un coup, que de faim tous les jours...

Jean. De quoi? de quoi? on ne meurt que de soif... viens boire!

Garousse, se débattant. Non, non, laisse-moi, te dis-je, c'est mon idée, je suis las de souffrir.

Jean, l'arrêtant et l'amenant sur le devant de la scène. La, la! voyons, conte-moi tes peines... Qu'est-ce qui te gêne? la misère, n'est-ce pas?... si ce n'est que ça, je vais te guérir, moi, j'ai la recette... mais ce n'est pas l'eau, d'abord; au contraire, c'est le vin. *(Il chante:)*

A tous les maux c'est le remède, etc

Sois tranquille... il y a de l'espoir encore... tu n'es pas enragé, puisque tu allais te jeter à l'eau; change seulement de liquide, et, si je ne te sauve pas, nous mourrons ensemble.

Garousse, s'asseyant à gauche. Allons, quand il aura fini...

Jean. Quand on a du chagrin, mon cher, il faut délayer ça, il faut boire... mais de l'infusion à douze, de la tisane à Noé, potion calmante! Vois-tu, j'ai passé par là, je m'y connais... Moi aussi, j'étais né pour avoir vingt mille livres de rente, pour me désespérer et me suicider. Eh bien! ... j'ai bu, et j'ai été sauvé. Quand j'ai bu, c'est fini de la misère! je suis plus riche, plus content, plus heureux qu'un marchand de vins en gros! Je vois tout en beau, quoi! tout roses et rubis; mes chiffons deviennent des velours, mes os des ivoires, ma ferraille des lingots, mon sac de toile une hotte d'osier... *(Il se trouve près de la hotte.)* Ah ça! mais, tu as une hotte, toi... Plus que ça de luxe!... une hotte neuve, encore... Aristocrate! Et ça se plaint!... En voilà un gueux, qui a une hotte et qui veut se tuer! Qu'est-ce qu'il faut donc encore à monsieur? de la bougie peut-être pour éclairer sa lanterne, et un crochet de plaqué pour ramasser ses rentes?... et l'hôtel de la Monnaie par-dessus le marché?... Qu'est-ce que je dirai donc, moi qui n'ai qu'un sac... et un sac hors d'âge... La soif m'étrangle, je ne comprends pas qu'on puisse se tuer, et se tuer par l'eau, encore... quand on a le petit blanc, le gros bleu, le trois-six, le casse-gueule, le fil-en-quatre, le Paul Niquet, toutes les consolations de la vie. Va, tu es un ingrat envers le Créateur! Fais comme moi, je te dis, prends le bon parti, bois... bois à crédit, au comptant, comme tu pourras, mais bois toujours, tu ne penseras plus à rien... Moi qui te parle, avec

dix sous d'eau-de-vie dans le ventre, ma chique aux dents, la terre ne peut plus me porter; il n'y a plus de pavé que pour moi... et je n'en ai pas assez, je marche en large d'un bout à l'autre de la rue, je ricoche comme un obus, je suis l'égal d'un boulet... un mur n'est pas mon maître... je coudoierais un fiacre, j'acerocherais un municipal, je renverserais la colonne... Je ne connais plus rien, ni barres, ni bornes, ni chagrin, ni tourment... rien du tout... je vis alors comme j'ai bu, à plein bord, et je chante à tue-tête:

Vive le vin!

Vive ce jus divin!

Garousse. C'est là son suicide, j'aime mieux le mien; chacun son goût; j'aime mieux me noyer que de me souler; laisse-moi mourir! *(Il fait un mouvement vers le parapet.)*

Jean, le retenant. Entêté! mourir! quels principes! Parole d'honneur, il me fait de la peine... mourir; mais c'est défendu... et ton devoir de chrétien?... de citoyen?...

Garousse, vivement et le repoussant avec force. Allons, tu m'ennuies.

Jean, cherchant dans son sac. Ah! monsieur aime mieux se tuer que de se souler!... Pas gêné, l'ami, à votre aise, et tant pis pour vous!... Vous serez traité comme vous le méritez... D'abord, on exposera votre corps à la morgue jusqu'à ce qu'on vienne, ou plutôt qu'on ne vienne pas le réclamer... Et puis, on mettra votre nom dans les journaux avec toutes sortes de réflexions désagréables, et ça sera bien fait. J'ai justement là, dans mon sac, un morceau de journal que je viens de remasser, contre le suicide...

Garousse, à part. Allons, patience jusqu'au bout!

Jean, cherchant dans son sac. Ah! dame! ça raisonne un peu mieux que moi... Attends!... Gargon, le journal!

Garousse, à part. Voyons la morale d'en haut après celle d'en bas!...

Jean, tirant de son sac un morceau de journal. Tiens! *(Il prend la lanterne qui est près du banc et la lui donne.)* Tiens bien ton lustre... et écoute-moi ça... Vois si tu veux mériter un épitaphe dans ce goût-là! *(Il lit.)* «Encore un suicide!...» Mouche-toi, je n'y vois pas... *(Il mouche la mèche de la lanterne et continue de lire.)* «Un jeune homme vient d'être retiré mort de la Seine; une lettre trouvée sur lui prouve que c'est encore un fou qui n'a pu supporter l'obscurité et la misère... Il n'y a pas de plus grand crime

contre la religion et contre la société que le suicide, ce fils de la paresse et de l'orgueil!... Le suicide est pire que l'assassinat, c'est l'assassinat sans danger; l'homme qui le commet est un coupable sans courage; c'est le soldat qui déserte son poste, le marchand de vin, *(Se reprenant.)* non, il n'y a pas de vin... *(Continuant.)* le marchand qui fait banqueroute; c'est tout ce qui est lâche et honteux... et patati, patata. Oui, comme qui dirait le camarade qui ne vide pas son verre... un fainéant, un propre à rien, un maladroit... C'est... ma foi, c'est déchiré... La suite au prochain numéro. Hein? ... qu'en dis-tu?... Comme c'est touché!... *(Il lui donne le journal.)* Qu'as-tu à répondre, mon vieux? Tue-toi maintenant, si tu veux! Hum!... la lecture du journal m'a altéré; moi, je vas boire. Adieu! *(Fausse sortie: il pique un chiffon qui se trouve près du parapet.)*

Garousse, s'asseyant à droite. Ah! c'est ainsi que le monde traite ceux qui veulent bien le débarrasser d'eux, qui préfèrent le suicide au vice ou au crime pour sortir de la misère!

Jean. Dis donc, si tu veux toujours te tuer, je retiens ta hotte: il ne me manque que ça pour enfoncer Crésus. *(Il sort par la droite, en chantant:)*

Vive le vin!

Vive ce jus divin!

Scène II.

GAROUSSE, seul. Avec agitation, tenant le journal et relisant les derniers mots.

«C'est tout ce qui est lâche et honteux!...» *(Se levant.)* Eh bien! non, je ne me tuerai pas... je ne me soulerai pas non plus... non, non, je ne me roulerai pas vivant dans la boue; non, je ne serai pas traîné mort sur la claie des journaux... Si j'y suis, je ferai peur; j'aime mieux faire peur que honte ou pitié... Va donc cette fois pour le suicide, mais le suicide par le bourreau! Oui... malheur, malheur... non plus à moi seulement, mais aussi malheur aux autres!... *(Regardant vers la gauche.)* Quelqu'un!...

Scène III.

GAROUSSE, DIDIER, *garçon de caisse.*

Didier, *entrant avec une sacoche sur son dos et un portefeuille dans sa poche de devant. Je me suis attardé, doublons le pas.*

Garousse, *voyant Didier et allant sur lui. Allons, c'en est fait... De l'argent! de l'argent!... (Il le frappe à la tête d'un coup de crochet.)*

Didier, *tombant à la renverse. Au secours! à moi! (Garousse veut lui prendre la sacoche et le portefeuille, que Didier défend de ses dernières forces et de ses derniers cris.)*

Scène IV.

LES MÊMES, JEAN, *accourant clopin-clopat.*

Jean. Eh bien! qu'est-ce que c'est là-bas? (*Voyant la lutte et jetant son sac pour aller plus vite:*) Ah! brigand! ah! voleur! déshonorer l'état!... Au secours! (*Il veut arrêter Garousse.*)

Garousse, *le prenant au collet. Te tairas-tu, misérable!... (D'un violent effort, il le jette à terre à côté de Didier.)*

Jean. Ah! quelle poigne! quel coup!

Garousse, *emportant la sacoche et les billets du portefeuille qui reste attaché au côté de Didier. Et maintenant, j'ai de quoi vivre, et je vivrai! (Il sort par la gauche.)*

Scène V.

DIDIER, JEAN.

Jean, *se relevant. Bon Dieu, quel coup! quelle poigne! me voilà dégrisé!...*

Didier, *d'une voix mourante. Ma femme! mon enfant!...*

Jean, *allant à lui. Ah! pauvre homme, sa femme, son enfant! ça fend le cœur!... Sois tranquille, va, quelque bonne âme s'en chargera peut-être... moi je ferai du moins ce que je pourrai... Ton nom?*

Didier. Tiens! (*Il lui tend son portefeuille et meurt.*)

Jean, prenant le portefeuille et lisant. « Jacques Didier! ... » (*Voyant Didier mort.*) Et il l'a tué le scélérat, un pauvre diable d'homme du peuple comme lui; est-il Dieu possible que nous nous mangions ainsi les uns les autres?... Nous sommes pires que les loups... Ah! le gueux, c'était bien la peine de l'empêcher de se tuer, pour qu'il en tue un autre!... Mais c'est ma faute aussi, moi, voilà ce que c'est que d'être sou!... je l'aurais laissé se noyer, le brigand... il aurait été si bien à fond; ou du moins j'aurais sauvé l'autre!... j'aurais eu la force, des bras, des jambes... C'est ma faute!... maudit vin!... je ne me soulerai plus... Oh! non; non, je ne boirai plus!... je le jure ici sur le corps de ce pauvre homme!... Ne restons pas là... on ne gagne jamais rien où il y a un mort... Et mon sac!... (*Il cherche son sac et heurte la hotte de Garousse.*) Sa hotte, une hotte toute neuve encore!... Et voler avec ça!... En voilà un gredin qui avait du vice! Si jamais je le retrouve!... (*Il endosse la hotte.*) Il ne méritait pas même le sac, si ce n'est pour le mettre dedans! (*Il met le sac dans la hotte.*) On vient... filons! (*Il souffle la lanterne et sort à droite en courant. Au même instant une patrouille débouche de gauche et, apercevant Jacques Didier, va vers lui.*) — Rideau.

ACTE I.

DEUXIÈME TABLEAU.

Vingt ans après.

Le théâtre représente une chambre et un grenier séparés par un petit palier. Le grenier se trouve élevé du théâtre à la hauteur de deux mètres. Au-dessous est une balustrade où vient finir le grand escalier. Sur le palier, à gauche, un petit escalier qui conduit au grenier. Sur ce même palier, à droite et de plain-pied, une porte donnant dans la chambre de Marie (intérieur très-propre). Dans cette chambre, au fond et au milieu, une fenêtre avec rideaux; à droite, dans le coin, une porte donnant dans un cabinet. Du même côté, en avant, une commode avec une glace et